

Jean Charrière. Tombé tout petit dans la marmite ...

Autor(en): **Aeby-Magnin, Danielle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers du Musée gruérien**

Band (Jahr): **13 (2021)**

PDF erstellt am: **24.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1048039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



© Adrien Perritaz

Jean CHARRIÈRE

Tombé tout petit dans la marmite...

Comme Obélix, Jean Charrière est tombé tout petit dans la marmite... du patois (!) Né en 1950 dans une famille paysanne de Charmey, il a grandi en face de Cerniat, le village où il exercera par la suite son métier d'instituteur. Il parle patois depuis son plus jeune âge, et a gardé un lien viscéral avec cette langue. Jean continue à la faire vivre auprès des anciens, tout comme avec ceux qui sentent, comme lui, qu'en plus d'appartenir au patrimoine d'une région, le patois est le lien indéfectible qui les relie à leur groupe familial et social.

D'où vous vient ce réel attachement au patois ?

Eh bien, c'est tout simple : le patois est ma langue maternelle. Je suis le cadet d'une famille de cinq enfants – deux filles et trois fils – et le dernier des garçons. L'une de mes sœurs a été ouvrière à la fabrique Nestlé, et l'autre vendeuse dans une boulangerie de Broc. Mon frère aîné a exercé le métier de chauffeur, tandis que l'autre a travaillé comme menuisier-charpentier, avant de reprendre le domaine familial. Quand ils arrivaient du travail, mes sœurs et mes frères parlaient patois aussitôt franchi le seuil de notre maison : c'était la langue de notre famille. Nous avons continué à le parler entre nous, avec une petite réserve lorsque nous avions des visites qui ne le comprenaient

pas bien ; dans ces moments-là, nous parlions en français.

Enfant, le parliez-vous aussi hors du cadre familial ?

À Charmey dans les années 1950–1960, de nombreux enfants parlaient encore, comme moi, le patois à la maison. Dehors, nous étions plusieurs camarades à jouer et à converser dans cette langue. Quand j'ai commencé l'école primaire, mon vocabulaire était moins étoffé en français qu'en patois, mais le déficit s'est comblé au fur et à mesure. En tout cas, les enseignants ne nous ont jamais fait de réflexions négatives à ce propos. J'avais l'impression que les instituteurs de Charmey, Jean Murith et Auguste Robadey, étaient eux-mêmes « bilin-

gues patois-français», si l'on peut dire. Mais je me souviens que des connaissances de ma mère lui avaient reproché d'avoir trop parlé patois avec ses enfants, glissant insidieusement: «Tu as désobéi au gouvernement, en somme.» Elle leur avait répondu du tac au tac: *Râva po ha binda dè Friboua!* (Rave pour cette bande de Fribourg!)

Diriez-vous que c'est une langue liée à un groupe culturel?

Je dirais qu'elle est particulièrement liée à la paysannerie et à l'artisanat. Si je pense au bétail, à la vie quotidienne des paysans et à celle des artisans, aux outils qu'ils utilisaient à l'époque, on trouve des expressions qui n'existent qu'en patois, et qu'il est parfois difficile de traduire en français. Par exemple, le terme *Trintchi* (fabriquer le fromage): cela me vient de le dire en patois, mais jamais en français. Je pense aussi au mot *âyo*, comme dans la phrase *L'è âyo, on vè pâ lè montanyè* (Il fait brumeux, on ne voit pas les montagnes). Cela décrit une ambiance de brume, mieux que le mot français «brume» n'est capable de l'exprimer. De manière générale, je dirais que les mots entendus en patois pour nommer les choses sont ceux que j'ai intégrés; c'est dans cette langue qu'ils me viennent... pas en français.

Je renverse votre propos: ne serait-ce pas plutôt parce que c'est en patois que vous les avez appris en premier, qu'ils vous semblent difficilement traduisibles en français, ou que leur sens n'est plus le même?

Je ne peux pas vous répondre...

Est-il vrai qu'en patois, l'intonation a une grande importance, et que, selon où est placé l'accent tonique, le sens d'un mot peut changer?

C'est tout à fait exact. Il est important de préciser que le patois est d'abord une langue orale, où la tonalité joue un grand rôle. Je vous donne pour exemple deux mots quasi identiques, qui ne diffèrent que par leur accent (^ et `) et par l'accent tonique, placé à un endroit différent: *fayê* (le berger, le mou-tonnier) et *fayè* (les brebis).

Qu'en est-il aujourd'hui du patois dans votre vie quotidienne?

Il occupe toujours une belle place. Plus de la moitié du temps, je parle patois, par exemple avec mon épouse et certains amis. Je compte en patois (le montant de mes paiements, l'addition des points au yass...), pense et rêve souvent en patois. Les émotions, je les exprime toujours en patois. Quand je me tape sur les doigts avec un marteau, c'est *Non dè Dju* qui sort (*rires*) et quand quelque chose ne marche pas comme je veux: c'est *Ma topa-rê!* (Mais tout de même!) Je dis de temps à autre quelques phrases en patois à mes petits-enfants, tout comme je l'avais fait avec leurs mères, toutefois moins systématiquement que dans ma famille d'origine... Nos deux filles sont nées dans les années 1980, et où nous habitons (au milieu du village) leurs camarades parlaient français, donc elles ont moins baigné dans le patois que moi. En 1970, lorsque j'étais jeune instituteur à Cerniat, plusieurs élèves de ma classe le parlaient encore.

L'une de vos activités est l'écriture de textes en patois. Racontez-nous comment cela a commencé, et vos réalisations dans ce domaine.

Depuis 1980, j'écris des textes pour des théâtres en patois joués par la jeunesse de

Cerniat. Les thèmes et les textes sont souvent créés de concert avec les jeunes. J'ai aussi eu une petite activité de traducteur : les gens venaient chez moi (viennent encore) pour que je leur traduise une carte de menus... une lettre de compliments pour un grand-papa ou une grand-maman... Et depuis ma retraite, il y a dix ans, j'ai commencé à me rendre au Home de la vallée de la Jogne à Charmey, pour raconter aux résidents de petites histoires en patois, certaines de mon invention et d'autres trouvées ici ou là : des historiettes, des nouvelles, des gags. Cela leur a plu, alors j'ai poursuivi en traduisant quelques contes de Daudet en patois. C'est ainsi que l'éditeur Francis Niquille m'a contacté, pour me proposer de faire un livre avec onze d'entre eux. L'ouvrage illustré, a paru en 2019, sous le titre des *Lètrè dè mon moulin* (Éditions Montsalvens).

Continuez-vous à écrire des textes en patois ? Avez-vous un autre projet dans vos cartons ?

Pour les résidents du home, j'ai commencé il y a quelques années à traduire des fables de La Fontaine en patois. J'ai pris d'abord celles que l'on trouve dans les anciens manuels scolaires d'école primaire et d'école secondaire, comme *La cigale et la fourmi*, *Le corbeau et le renard*, *La grenouille et le bœuf*, *Le rat des villes et le rat des champs*, *Les animaux malades de la peste...* et je suis progressivement arrivé à 40 fables traduites. Ce qui n'est pas énorme au vu des centaines qu'a écrites Jean de La Fontaine ! Pour l'instant, elles remplissent un classeur fédéral, mais, qui sait, peut-être feront-elles une fois l'objet d'une publication... ?

Propos recueillis par Danielle Aeby-Magnin

La kolonba è la fremya

Jean Charrière nous offre ici l'une de ses adaptations en patois des fables de La Fontaine, La colombe et la fourmi. La version originale de Jean de La Fontaine (1621–1695) a été publiée pour la première fois en 1668. Elle suit la fable Le lion et le rat, et énonce la même vérité ou morale : on a souvent besoin d'un plus petit que soi. La version en français ci-dessous est une adaptation qui permet la traduction en patois.

La kolonba è la fremya

Ha ke bèvechè pri dou goua,
 Irè na dzouna kolonba.
 Din h'ivouè tsè ouna fremya.
 Avoui ha mâ ou toua dè li,
 La pouva irè mô prêcha ;
 Ch'èchkormantchivè a nadji
 Po arouvâ a la ruva.
 La kolonba dè to bon kâ
 Lè vinyète a chon chèkoua,
 In léchin tsère din l'onda
 Na grôcha boutse d'avèna.
 Chtache, po la pitita fremya,
 Rèchinbyâvè a na lata...
 Yô puyè rondô l'i montâ,
 È pu chu toupa ch'inchôvâ.
 On tsahya pi nyu l'è pachâ.
 L'omo portâvè oun' ârma ;
 Achtou ke l'a yu chi l'oji,
 Chintin la fitha terya pri
 La kolonba din cha pila,
 Tota dorâye è frekachya,
 Ch'è betè de na tourdze a vijâ.
 La fremya le pekè ou talon ;
 Le krouyo chè virè nè è pron.
 La kolonba l'ou, ou yin ch'in va...
 La bouna marinda dou tsahya
 Modè achebin por adébon.
 Galéja fâcha por on pindzon.

La colombe et la fourmi

Celle qui buvait près de la mare,
 C'était une jeune colombe.
 Dans cette eau tombe une fourmi.
 Avec cette mer autour d'elle,
 La pauvre était mal prise ;
 Elle s'éreintait à nager
 Pour arriver au bord.
 La colombe de tout bon cœur
 Est venue à son secours,
 En laissant tomber dans l'onde
 Un gros fétu d'avoine.
 Celui-ci, pour la petite fourmi.
 Ressemblait à une perche...
 Où elle pouvait aisément monter,
 Et puis sur terre se sauver.
 Un chasseur pieds nus est passé.
 L'homme portait une arme ;
 Dès qu'il vit cet oiseau,
 Sentant la fête approcher
 La colombe dans sa poêle,
 Toute dorée et frite,
 Se met avec fougue à viser.
 La fourmi le pique au talon ;
 Le mauvais se tourne net et prompt.
 La colombe l'entend, au loin s'en va...
 Le bon souper du chasseur
 Part aussi pour de vrai.
 Jolie farce pour un pigeon.